Document généré le 11 oct. 2024 23:12

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Musique de chambre vs concert symphonique
Thérèse et Pierrette à l'école des Saints-Anges de Michel Tremblay

Gabrielle Poulin

Numéro 22, été 1981

URI : https://id.erudit.org/iderudit/40254ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Poulin, G. (1981). Compte rendu de [Musique de chambre vs concert symphonique : thérèse et Pierrette à l'école des Saints-Anges de Michel Tremblay]. *Lettres québécoises*, (22), 17–19.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1981

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

par Gabrielle Poulin

Photo : Athé

Musique de chambre vs concert symphonique

Thérèse et Pierrette à l'école des Saints-Anges

de Michel Tremblay

Au premier abord, l'on s'étonne que l'auteur des *Chroniques du Plateau Mont-Royal*[1] ait emprunté la forme de son deuxième roman aux aristocratiques mouvements de la symphonie. Si les concerts de l'École du Plateau ont contribué à l'éducation musicale d'une certaine portion de la jeunesse de Montréal, ce n'est pourtant pas la célèbre école de la rue Calixa-Lavallée qui attirait au Parc Lafontaine les promeneurs du dimanche après-midi des années 40. Autour du kiosque à musique, les familles entières se rassemblaient pour écouter, dans le soleil, la musique étincelante des cuivres. C'était la fête populaire. Gratuite. Après avoir joué la grande ouverture dominicale, les orgues du matin avaient cédé la place à la fanfare. Le Plateau Mont-Royal envoûté tournait sur lui-même. Tous les coeurs endimanchés s'abandonnaient au repos comme à une sorte de vertige. Le désir et le rêve s'enlaçaient. Il n'y avait plus de travail, plus de pauvreté. La trompette triomphale annonçait qu'il n'y aurait plus de lundi. Plus jamais . . .

LA SEMAINE DE TROIS JOURS

Une semaine pas ordinaire se prépare sur le Plateau Mont-Royal. Tremblay a choisi l'école des Saints-Anges comme lieu d'exécution de son roman-symphonie. Trois jours suffiront au romancier et à ses personnages pour mettre en place l'oeuvre de création au terme de laquelle ils pourront se reposer. Toute leur activité d'ailleurs consistera à échafauder le gigantesque reposoir du quatrième jour, ce jeudi de la Fête-Dieu qui, en donnant au peuple religieux du Québec d'avant les années 60 un avant-goût de la parousie, entraînait les paroissiens de la ville aux cent clochers dans un marathon symbolique. Là-bas, en avant, l'ostensoir brillait comme un trophée.

La grande habileté de Tremblay, dans ce roman, mieux réussi à cet égard que *La grosse femme d'à côté est enceinte,* c'est d'avoir su donner un sens dynamique à la dispersion, une grande unité mouvante au morcellement. Plutôt que de faire éclater la fanfare au-dessus d'une foule rêveuse et soumise, de tirer de cette foule même les éléments d'une symphonie populaire, de les écouter surgir dans le silence, de les laisser s'organiser, se développer, s'appeler, se répondre, se combattre. « En écoutant la 4e symphonie de Brahms . . . », note Tremblay en guise d'information liminaire. Peut-être. Mais Tremblay a mis un casque d'écoute pour écrire. Penché sur l'épaule invisible du romancier, le lecteur n'entend pas la musique de Brahms ; il perçoit seulement les changements de tempo dans l'écriture qui correspondent aux différents mouvements de la symphonie : allegro non troppo, pour le premier jour (p. 13-127) ; adante moderato, pour le deuxième (131-234) ; allegro giocoso, pour le troisième (237-318), et allegro energico e passionato, pour le quatrième et dernier (321-368). Sans doute serait-il intéressant d'analyser la progression dramatique à la lumière de ces indications de tempo. Je n'ai ni la compétence ni la patience requises pour ce genre d'étude. Mais j'avoue avoir lu le roman de Tremblay avec l'ébahissement du profane à qui la

grande musique sert de fond sonore pour la procession de ses propres fantasmes soudain ennoblis et transfigurés. Il n'est pas sûr d'ailleurs que la quatrième symphonie de Brahms n'ait pas joué un rôle analogue pour le créateur de *Thérèse et Pierrette à l'école des Saints-Anges*.

Apparemment, l'essentiel de l'action se déroule à l'école où ont lieu les préparatifs, de plus en plus fébriles, du reposoir. Mais les anges supportent de moins en moins de s'incarner, ne fût-ce que pour un soir ; quant aux hommes, ils s'aperçoivent que les ailes de papier ne leur suffisent plus pour s'élever au-dessus d'un destin humain et que l'habit et l'esprit religieux eux-mêmes achèvent de s'effilocher. Tout au long du roman, chacun apprendra à ses dépens que les ailes ne font pas l'ange, littéralement, ni l'habit, le moine. Simone, la petite fille surnommée bec-de-lièvre, qui déclare à son confesseur bourru n'avoir pas pu faire de péché parce qu'elle était à l'hôpital, Simone, qui est devenue presque belle à la suite de son opération, est pourtant la candidate idéale au rôle « d'ange suspendu ». Pour tenir en respect les forces du destin, pour affronter la mère Benoîte des Anges qui dirige, d'une main de dictateur, les religieuses et les élèves, de l'école des-Saints-Anges justement, et fait trembler toute la paroisse, il aurait fallu rien de moins qu'un archange au glaive de feu. Ni l'intrépide, passionnée et, il faut bien le dire, désobéissante soeur Sainte-Catherine, ni la surprenante soeur portière, surnommée soeur Pied-Botte, qui a cédé au Prince du mensonge, ni la trop tendre soeur Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus, ni la rabelaisienne soeur Sainte-Philomène ne pourront endiguer le courant qui menace la stabilité des institutions religieuses et paroissiales. « Si le sel s'affadit . . . » Il reste, bien sûr, l'enfance. Mais Thérèse, la petite fille insouciante d'hier, a déjà laissé un désir sans nom envahir son rêve et Pierrette elle-même, l'amie inconditionnelle, ne comprend plus tout à fait les règles d'un jeu qu'elle ressent comme périlleux.

Tandis qu'à l'école des Saints-Anges, comme chaque année, religieuses et élèves s'affairent à la préparation du grand rassemblement de la foi, des forces cachées troublent les sources mêmes de l'harmonie. La longue marche humaine, vive et allègre d'abord, ralentit, puis s'essouffle ; la tradition, maintenue par la force des poignets, est sur le point de défaillir. « Les lilas sont déjà finis [. . .] mais les coeurs saignants s'en viennent[2]. » Le Québec des années 40 joue son destin dans les trois premiers jours de juin du roman de Tremblay.

LES SECRETS DE LA MUSIQUE DE CHAMBRE

À quelques pas de l'école et de l'église, se passent des événements qui n'ont rien à voir en apparence avec la préparation de la grande fête symphonique. Marcel, le petit frère de Thérèse, qui sent toujours un peu le pipi et qui, hier encore zozotait, est peu à peu entraîné vers une aventure mystérieuse, dans un appartement vide où il échappe à la surveillance de sa mère. Là, quatre femmes d'un autre âge, invisibles pour les autres (mais le romancier lui aussi les voit), tricotent, soignent le chat Duplessis, qui fut victime d'un attentat mortel entre les pattes et les crocs de son adversaire Godbout, et se préparent à le donner pour mentor au petit Marcel. La présence de ce roman dans le roman n'est pas le moindre charme de l'oeuvre de Tremblay. Le lecteur découvre très vite aussi son importance par rapport à l'ensemble. Comme si les mouvements extérieurs trouvaient leur origine et leur aboutissement dans les secrets qui sont révélés à un enfant de quatre ans que sa mère croit condamné à la folie. Florence et ses trois filles : Mauve, Violette et Rose, veillent sur Marcel qu'elles ont élu pour un destin particulier comme elles ont veillé autrefois sur son oncle Josaphat-le-Violon[3]. Venues de la très récente antiquité québécoise, ces femmes, à la fois Parques et Muses, tricotent, comme les autres filaient, le destin des Québécois et assurent sa continuité. Déesses domestiques, elles entretiennent leur propre feu dans le coeur de ceux qui les aiment. Quand Mauve se met au piano pour célébrer la renaissance du chat (le dieu de la musique était autrefois représenté avec une tête de chat) et les retrouvailles de Marcel et de son amour, la sonate qu'elle exécute préfigure et contient les quatre mouvements de la symphonie que les Québécois sont en train de vivre en ce printemps des années 40. Il faut relire ces pages merveilleuses dans lesquelles, audacieusement, Tremblay projette son propre roman, faisant de la sonate la forme même qu'il reprendra ensuite dans la symphonie.

L'histoire, la musique, le chant, le folklore, le théâtre, la poésie, telles sont les réalités que le salon aux charmes surannés abrite et qui sont destinées à remplacer les institutions fragiles que l'orage menace. Il n'est pas jusqu'aux amours particulières qui ne trouvent dans les enlacements et l'extase de Marcel et de Duplessis le prélude de leur triomphe anticipé. Aussi, quand la procession de la Fête-Dieu passera devant le balcon, Victoire, la grand-mère de Marcel, cédant à une inclination lointaine et toujours vive, descendra se joindre à Josaphat, son frère, sur l'épaule duquel elle osera laisser reposer sa tête, tandis que Marcel et Duplessis resteront blottis l'un contre l'autre. D'un commun mouvement, tous les quatre se détourneront du dais qui abrite le prêtre et l'ostensoir.

L'on soupçonne que c'est également du salon de Florence et de ses trois filles que sont libérées les forces obscures qui s'abattent sur le reposoir. Marcel n'a-t-il pas été voué, dans ce temple d'un nouveau culte, comme les jeunes enfants égyptiens de l'Antiquité, au dieu-chat ? Pierrette et Simone, de même que Thérèse, n'ont-elles pas mordu à belles dents, juste avant la procession, non pas dans la pomme fameuse, mais dans le fruit sucré/amer, et tellement juteux, qu'on ne mangeait qu'au Jour de l'an, l'orange ensoleillée, donnée par Josaphat-le-Violon, en plein mois de juin, qui a fait chavirer le coeur de l'innocente Simone ?

Les nuages s'amoncellent, les anges sont renversés, l'ange suspendu tournoie et pousse des cris de terreur, juste au-dessus de l'autel d'où l'on s'est empressé d'enlever aussi l'autre soleil. Au lieu de l'extase, de la métamorphose et du triomphe auxquels les processionnaires aspiraient, le reposoir n'offre plus que l'aspect d'un champ de bataille dévasté, d'un espace apocalyptique. Sauve-qui-peut ! L'Église mili-

tante fuit en déroute. Le roman-symphonie s'achève au milieu du tonnerre et des éclairs. Quand la sonate était arrivée au finale, dans le salon de Florence, Tremblay avait écrit : « Et cela finit d'une façon tellement brusque que Marcel crut tomber en bas d'un troisième étage et tendit les bras devant lui en poussant un petit cri affolé. » (221.) C'est la fin d'une époque. La fin de tout ? Quelqu'un permettra-t-il à l'époque nouvelle de naître ? Qui coupera le cordon au bout duquel le Québec de demain gigote ? Au pied de la croix qui domine l'école des Saints-Anges se tient soeur Catherine, la vierge-qui-défroque, et le frère de la petite victime. Au moment où la sensuelle soeur Philomène coupe le cordon *énergiquement*, ils tendent les bras *avec passion* pour ne pas que l'ange aux ailes brisées s'écrase sur le ciment. Simone est remise à sa mère et tremble dans les bras de cette pieta en révolte. Un jour étrange (« à l'ouest, le ciel étair rouge sang ») se lève sur le Québec. « Les lilas sont finis mais les coeurs-saignants s'en viennent[4]. »

Le romancier enlève son casque d'écoute ; il dépose son crayon avec lequel il n'a pas cessé, tout au long de la symphonie, de battre la mesure. Un crayon, comme le bâton du chef d'orchestre au pupitre. Maintenant, les lecteurs font une longue ovation. Les rappels se multiplient. Dans les journaux, certains commentateurs sont réticents. La langue de Tremblay leur paraît suspecte, irrespectueuse. Personne, à ma connaissance, n'a encore parlé des bruits parasites qui agacent, ici et là, l'oreille de l'auditeur. Le fameux crayon-bâton ! Souvent emporté par une impatience et une rancune séculaire, le romancier québécois éprouve le besoin de se servir de son instrument comme d'un gourdin. Il frappe alors à bras raccourci, à tort et à travers dirait-on, sur le Québec d'avant la Révolution tranquille, ses institutions, surtout religieuses, ses élites, sa tartuferie (même si le nom de Duplessis est étrangement honoré et, ma foi, réhabilité dans le dieu-chat). Ces sautes d'humeur, en aparté, enlèvent au texte quelque chose de son unité, brisent son mouvement. Comme j'espère l'avoir donné à sentir, le roman de Tremblay contenait, dans son action même, dans la vie intense de ses personnages, dans son mouvement et dans ses symboles, une critique sociale et religieuse virulente. L'insistance du romancier, dans ses dénonciations trop explicites, n'ajoute rien au roman ; elle ressuscite, en la contrefaisant, la voix des prédicateurs de jadis. Quand, au contraire, le romancier, à l'instar de Marcel, se cache derrière les murs du salon de Florence, il se contente de contempler et d'écouter. C'est de ce foyer de l'imaginaire où le désir et le rêve s'unissent que l'oeuvre entière tire son énergie, sa chaleur et sa vitalité. □

1. Michel Tremblay, *La grosse femme d'à côté est enceinte*, Montréal, Leméac, 1978, 329 p ; *Thérèse et Pierrette à l'école des Saints-Anges*, 1980, 368 p.
2. Certains lecteurs se souviendront que le mois de mai, « le mois le plus beau », le mois des lilas, était consacré à la Vierge Marie, puis faisait place au mois du Sacré-Coeur qu'évoquent ici les coeurs saignants.
3. Et sans doute aussi sur le romancier qu'elles inspirent et qui les engendre.
4. À la lecture de cette phrase, tirée de l'incipit du roman, l'on ne peut s'empêcher de songer au théâtre de Marcel Dubé *(Le Temps de lilas . . .)*, reflet d'une autre génération, souvent parfumé et très bourgeois, auquel succédera le théâtre plus populaire et moins aseptique de . . . Michel Tremblay.

DEPUIS DIX ANS... UNE REMARQUABLE PUBLICATION DES

- le magazine des jeunes qui vaut une encyclopédie
- 68 pages
- impression sur papier glacé tout en couleurs
- paraît à chaque mois de septembre à juin
- abonnement: 12.50 $

Un exemplaire de Vidéo-Presse est envoyé gratuitement aux bibliothèques et aux enseignants qui en font la demande.

VIDÉO-PRESSE
3965 est, boul. Henri-Bourassa
Montréal-Nord, P.Q. H1H 1L1
(514) 322-7341